

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 37

Artikel: Soirée d'amateurs : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

volé un fromage de Sicile, scène dont Racine a fait une si charmante imitation dans ses *Plaideurs*.

Divers journaux satiriques ont paru sous le titre de *La guêpe* ou *Les guêpes*.

De 1851 à 1853, le typographe Marc Rochat éditait, à Lausanne, *La guêpe*, qui, deux fois par mois, piquait de son dard la *Gazette*, le *Nouvelliste* et les politiciens de l'époque. Mais, comme il arrive à la plupart des publications de ce genre, cette feuille est chargée d'allusions, qui saisies à l'instant par la malice des contemporains, ne sont souvent pour nous que de pures énigmes. Avec ces satires devenues obscures, *La guêpe* de Marc Rochat contenait des boutades en assez grand nombre. Glanons-en quelques-unes :

J'épouserai plus volontiers une petite femme qu'une grande, par cette raison que de deux maux il faut choisir le moindre.

✱

Je préfère un vacherin très avancé à une opinion politique qui prétend l'être.

✱

Une amante est du lait, une fiancée du beurre, une femme du fromage.

✱

Que de gens qui demandent la main d'une demoiselle et qui reçoivent un pied..... de nez !

✱

Une dame jouant avec une amie qui mêlait assez maladroitement les cartes, lui dit :

— Vous mêlez comme mon cocher !

— Je n'ai jamais joué avec le mien, lui répondit l'autre.

Le plus célèbre de ces recueils satiriques est celui d'Alphonse Karr, *Les Guêpes*, fondé en 1839 et qui parut sans interruption jusqu'en 1849. A côté de piquantes anecdotes et d'épigrammes acérées, le spirituel écrivain, qui était aussi un homme d'un grand cœur, épris de tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de l'humanité, et du peuple français en particulier, se livrait à toute sorte de considérations sur la meilleure forme de gouvernement, sur la réforme de la magistrature, des finances, des impôts, de l'armée, sur l'amélioration des conditions sociales ; bref, rien de ce qui peut assurer la paix, l'ordre et le bien-être publics ne lui était étranger. Alphonse Karr reprit en 1869, mais avec moins de verve, la publication de ses *Guêpes*. Nous n'avons pu retrouver les volumes de 1839 à 1849. En attendant que quelque bienveillant lecteur nous

les procure, nous détachons quelques fragments du recueil de l'année 1871. Voici tout d'abord quelques lignes auxquelles les récentes manœuvres redonnent de l'actualité :

Lorsque j'ai traversé la Suisse, l'hiver dernier (1871), j'ai vu l'armée suisse armée, équipée, prête en trois jours ; je l'ai vue également licenciée et rentrée dans ses foyers en trois heures.

C'est qu'en Suisse, tout le monde sans exception, est soldat et soldat exercé dès l'enfance, et toujours tenu en haleine ; mais aussi personne n'est seulement soldat ; tout citoyen est prêt à s'armer pour la défense du pays, mais personne n'est, ne veut et ne peut être au service d'une ambition particulière, chacun retourne à son métier, à ses affaires, à ses loisirs, à l'instant même où son concours n'est plus indispensable.

Les vérités contenues dans le passage ci-après ne sont-elles pas aussi bonnes à méditer aujourd'hui qu'à l'époque où Alphonse Karr les exprimait :

Que les ouvriers se défient des faux ouvriers et des mauvais ouvriers, — de ceux qui ont inventé le nom de *travailleur*, comme si le nom d'ouvrier n'était pas assez beau, le plus beau peut-être après celui de paysan. Ouvrier : celui qui produit une œuvre.

Les bavards, les ramasseurs de bouts de phrase, les poseurs ont si bien fait, que *travailler* — pour le public — désigne aujourd'hui l'ouvrier qui ne travaille pas.

On a ri, et on a eu tort, de ce berger suisse, qui disait : « Si j'étais roi, je garderais mes vaches à cheval. »

Pourquoi l'ouvrier ne deviendrait-il pas relativement riche, instruit, ayant des loisirs et des plaisirs honnêtes !

Ceci aussi n'est-il pas toujours vrai :

Il y a un certain nombre de gens, toujours les mêmes qui, semblables aux bouchons de liège qui surnagent toujours, font partie de tous les gouvernements qui se succèdent, sont de toutes les fêtes, de tous les dîners officiels, chats de la maison qui ne suivent pas le maître et ne quittent pas la cuisine, quand on change de marmiton.

Ajoutons à ces extraits deux anecdotes qui sont bien d'Alphonse Karr.

Sous le règne de Louis-Philippe, dans un moment où il était déjà question de l'impôt sur le revenu, feu le marquis d'Aligre disait : « On nous en veut toujours à nous autres, pauvres riches ! »

✱

Je ne sais plus quel cardinal, présidant aux cérémonies qui précèdent l'élection d'un pape, et le revêtant des habits pontificaux, dit à voix basse à l'un de ces pontifes :

d'amateurs. Y en avait-il de ces sociétés ! C'était une plaie. Et l'on ne saurait les comparer à nos sociétés actuelles, dont le travail est bien plus sérieux et qui ont pris pour règle de nous donner surtout des pièces de chez nous, à l'interprétation desquelles leurs membres apportent, particulièrement des qualités de naturel qu'on demanderait en vain à des artistes de profession, étrangers à notre pays.

✱

Deux jeunes amis, Paul et Oscar, — ils pourraient aussi bien s'appeler Eugène et François ou Marc et Louis, etc. — discutent, dans la chambre de l'un d'eux, d'un prologue à faire pour la soirée prochaine de la société d'amateurs dont ils sont membres.

Paul est assis à demi sur la table, une jambe à terre, l'autre en l'air. Oscar, une cigarette à la bouche, est à califourchon sur une chaise, au beau milieu de la chambre.

OSCAR. — Ainsi donc, tu crois que nous n'avons plus le temps de faire un prologue pour notre soirée ?

PAUL. — Non, ce n'est plus possible. D'ailleurs, il ne faut pas nous en faire trop de souci. Crois-tu donc que le public y tienne tant que cela, à ces prologues ?

OSCAR. — Peut-être bien que non ; mais, enfin, dans nos sociétés, c'est une tradition. Et puis... c'est une occasion de se produire, de faire passer une petite œuvre de son cri.

PAUL. — Je t'attendais là. Voilà bien la seule

« Tout à l'heure, quand j'aurai fini de t'habiller, tu vas être infatigable, je veux te faire entendre la vérité pour la dernière fois, tâche d'en profiter : Défie-toi de toi-même, n'oublie pas que tu es ignorant, naturellement opiniâtre, violent et présomptueux... Maintenant, Saint-Père, bénissez-moi et donnez-moi votre pied que je baise votre mule. »

Depuis une année paraît, à Paris, une feuille politique intitulée aussi *Les guêpes*. L'esprit et la belle humeur y sont remplacés, hélas ! par la grossièreté et la méchanceté. Dans une quarantaine de numéros que nous avons sous les yeux, nous ne trouvons, hors de ce genre de mauvais goût, que l'anecdote suivante :

Monselet, de spirituelle et gastronomique mémoire, avait jugé, selon son goût et son droit, des mémoires de M. Hymen-Hymenens de Foy. Peut-on ne pas s'accorder avec un homme portant un nom pareil ?

L'auteur irrité adressa à Monselet sa carte ainsi libellée :

RECTO : *Le temps des déjeuners est passé.*

VERSO : *Vous êtes un vil imposteur.*

Vos armes, — votre jour, — le lieu et l'heure.

H. de Foy.

Monselet fit une réponse à rapprocher des mots les plus fameux :

— Vous m'embêtez ! — Je ne veux pas me marier !
Monselet.

L'art chez lui. — Hier, vendredi, s'est ouverte, par une séance de vernissage, exempte de façons, toute d'exquise cordialité, l'exposition de peinture de MM. Hermenjat et Perrier, deux artistes qui n'aiment pas le bruit et dont les œuvres, de conception et de facture très personnelles, sont le régal des connaisseurs.

C'est à la Grenette. L'exposition sera ouverte du 14 septembre au 14 octobre, de 9 à 6 heures.

La bonne vie.

DE nos jours, la plupart des chansonniers — non pas ceux qui ont donné le jour à *Poupoule* ou à la *Petite Tonkinoise* ; ils n'entrent pas en ligne de compte — mais les vrais chansonniers sont des gens tristes ; ils voient la vie en noir. Et leurs chansons, pour intéressantes qu'elles soient quant au fond, pour remarquable qu'en soit le tour, presque toujours élégant, [souvent original, portent hélas, l'empreinte trop marquée de cette tristesse innée, de ce pessimisme décevant. Il paraît que c'est

excuse des prologues. Un petit jeune homme, qui se croit de grand talent, veut à tout prix se faire lire ou écouter du public, assez rétif en ces matières, et pour cause. Il lui faut une occasion, comme tu le dis. Elle s'offre à lui sous la forme d'une soirée d'amateurs : c'est le breuvage qui fera avaler la pilule... Le prologue est inscrit au programme. Passez, muscade ! Le tour est joué !

OSCAR. — Tu es ironique ! Il m'était pourtant venu une idée, dont on aurait pu, me semble-t-il, tirer un assez bon parti... Je pensais, justement solliciter ta précieuse collaboration...

PAUL (*s'inclinant*). — Merci de l'honneur. Eh, quelle est-elle, cette idée ?

OSCAR (*se levant*). — Voici !... C'est un prologue-saynète, à plusieurs personnages. Le titre... (*Tirant de sa poche un cahier*). Tiens, je l'avais déjà inscrit en tête de ce cahier, avec la liste des personnages et même la distribution. Tu vois que j'étais en bon chemin. Mais avec ton air narquois tu as coupé le fil.

PAUL. — Oh ! le mal n'est pas encore bien grand. Tu avais le titre, les personnages, et déjà, je gage, tu ne savais plus qu'en faire... C'est souvent ce qui arrive.

OSCAR. — Mais, attends donc. Le titre : *Soirée d'amateurs*, à-propos en deux tableaux. 1^{er} tableau : *La Société* ; 2nd tableau : *Le public*.

Le 1^{er} tableau se passe dans le local de réunion d'une société littéraire et artistique quelconque.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

1

SOIRÉE D'AMATEURS

I

Nous voici au seuil de l'hiver.

— Oh !...

Il n'y a pas de « Oh ! » ; nous y sommes. A peine le temps de faire les vendanges, d'abattre les noix, d'installer les rôtisseurs de châtaignes, et l'on placera les fenêtres doubles, on sortira les manteaux ; les calorifères ronfleurs et insatiables entonneront la longue symphonie si chère aux marchands de combustibles.

Et, tenez, M. Tapie n'a-t-il pas rouvert le Kursaal ; les concerts n'ont-ils pas recommencé ; les conférences ne sont-elles pas annoncées ; M. Bonarel, directeur du Théâtre, n'est-il pas de retour ; nos sociétés d'amateurs n'ont-elles pas repris leurs études ?

C'est l'hiver qui vient ; il n'y a pas à dire. Il est donc à propos de reproduire la pochade suivante, que nous retrouvons d'aventure parmi de vieux papiers et qui date du temps où, dans notre bonne ville, abondaient les petites sociétés artistiques

notre temps qui veut ça ; c'est du moins sur lui que l'on s'excuse.

Oh ! sans doute, il est des personnes, et beaucoup, qui assurent que nous sommes ici-bas pour souffrir, que notre terre est une « vallée de larmes ». Que voilà une drôle de conception de la vie. Pourquoi donc la Providence l'a-t-elle faite si belle, cette vallée de larmes ; pourquoi y a-t-elle mis tant de bonnes choses ; pourquoi, surtout, nous donna-t-elle dans une si large mesure la faculté de les admirer et d'en goûter tout le charme, toute la saveur ? Dira-t-on encore que c'est pour notre malheur, pour notre perdition ? Allons donc !

La vie est belle, elle est bonne ; elle vaut d'être joyeusement vécue ; nous avons tout ce qu'il faut pour cela. Or, comme il n'y a de joie complète sans la pratique de ce qui est bien, du devoir ; quit, faire ce qu'on doit, ne causer tort à son prochain pas plus qu'à soi-même, borner ses desirs à ses moyens, la recette du bonheur est toute simple et c'est chercher celui-ci de midi à quatorze heures de dire qu'il n'est pas de ce monde. L'enseignement du bonheur est partout sur notre chemin, tracée en grandes et bonnes lettres, intelligibles à tous ; pas besoin de connaître le grec ni le latin, il n'y a qu'à se donner la peine de lire.

Mais nous parlions chansonniers. Justement. Et c'est à propos d'un vieux chansonnier dont le recueil nous est tombé sous la main. Ah ! certes, celui-là n'était par un apôtre de la désespérance ; il avait plaisir à vivre et il savait s'y prendre.

Il s'agit de Charles Clément, qui mourut, si nous ne faisons erreur, en 1888. Clément était le chansonnier optimiste, l'héritier de Béranger, l'un des derniers et des plus fermes soutiens du vieux caveau.

Voici, pris au hasard, quelques-uns de ses couplets, qui montrent bien son genre.

Il a chanté, entre autres, *La vieille chanson* :

La vieille chanson, mes amis,
Est une bonne fille,
Qui sait l'aimer est vite admis
Dans sa grande famille.
Mais il lui faut des boute-en-train
Ayant Bacchus pour guide,
Qui puissent à chaque refrain
Lever gaiement un verre plein
Et le reposer vide.

Refrain

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans, la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure,

Dans la vendange et la moisson.
Salut à la vieille chanson !

« Tandis que les autres chansonniers affectent le scepticisme, le pessimisme et toutes sortes de choses désolantes en *isme*, il chante partout le bonheur d'aimer et de croire », a dit Sarcey. Il composa la chanson : *Je crois en Dieu*.

Non, je ne suis pas un savant,
J'ignore, hélas ! beaucoup de choses ;
Je ne sais pas d'où vient le vent,
Ni comment fleurissent les roses.
Mais c'est si bon de croire un peu,
De croire même, sans comprendre.
O toi qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu !

Refrain

Je crois en Dieu qui créa tous ces mondes
Dont l'œil humain voit les points lumineux,
Sans pénétrer par quelles lois profondes
Tous ne font qu'un, se reliant entre eux,
Nature, je te vois,
Je t'adore et je crois.

Encore un couplet, qui est vraiment d'une belle venue :

Je ne sais ce que deviendra
L'âme, à notre corps asservie ;
Si, libre, elle s'envolera
Vers une autre et meilleure vie.
Dans ce bonheur j'espère un peu,
Tout heureux d'y pouvoir prétendre ;
O toi, qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu.

Il a chanté le bon curé, celui que Lamartine a peint de traits si poétiques et si charmants ; il a mis dans sa chanson beaucoup de gaieté, de respect et de bonne grâce.

Voyez venir par le chemin
Cet homme à la mine riante :
Il tient un livre dans sa main,
Tout en se promenant, il chante.
Il est vermeil, gras et dispos,
Et malgré sa soutane usée,
On voit qu'il se sent l'âme aisée
Le bon curé vit en repos.

Refrain

Les enfants l'appellent : mon père !
Et s'abritant sous son œil bleu,
On dirait vraiment le bon Dieu
Venu sur terre.

Quand il unit deux amoureux,
Point de bon sermon inutile :
Aimez-vous bien pour être heureux,
Telle est la loi de l'Evangile ;

Avec nous toujours invité,
Jamais il n'y gêne personne ;
Le premier, toujours il entonne
Un refrain qui met en gaité.

Vincent était un homme de progrès, un républicain qui aurait vécu en bonne intelligence avec les gens d'un autre parti, pourvu qu'ils eussent aimé le talent, le vin, l'amour et les beaux vers :

Au passé, l'homme se rattache
Vainement par croyance ou peur ;
Laissons regretter la patache
Et servons-nous de la vapeur !
Regretter n'est pas ridicule,
Garder sa foi n'est pas mesquin ;
Mais plaignons celui qui recule :
L'avenir est républicain.

C'était un esprit modéré et un brave homme. Pour terminer, citons encore un couplet de sa chanson : *Va jusqu'au bout* ! bien qu'elle ne soit pas, sans doute, une de ses meilleures compositions.

Va jusqu'au bout ! prends pour égide
Le devoir ! et suis ton chemin !
Mais croyant n'être que rigide,
Ne te montre pas inhumain.
Le pardon, c'est la joie immense.
On se grandit, quand on absout.
Dans le sentier de la clémence,
Va sans crainte, et va jusqu'au bout !

KURSAAL. — Le *Kursaal* a fait, mercredi, une réouverture brillante. Salle coquette, parée d'une toilette nouvelle et ornée à profusion de feuillages et de fleurs. Auditoire nombreux, programme choisi et varié, dont nous avons donné, samedi dernier, la composition. Nous pourrions citer toutes les attractions. A quoi bon ! Voici le quatrième jour dès la réouverture ; qui de nos lecteurs n'a déjà repris le chemin de Bel-Air ? Le *Kursaal* commence une belle saison ; c'est l'avis général. Il joue donc tous les soirs. Demain, dimanche, matinée à 2 1/2 h. ; le spectacle sera terminé à 5 heures.

*

L'autre du mystère, ce sera ce soir, samedi, et demain, dimanche, notre théâtre. M. et Mme *Door-Leblanc*, des magiciens comme nous n'en avons pas encore vus, dit-on, donneront deux soirées. On verra là les choses les plus extraordinaires, les plus surprenantes, les plus inimaginables. « C'est à n'y pas croire ! » disent les personnes qui ont déjà assisté aux soirées de M. *Door-Leblanc*.

Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
Am. FATIO, successeur.

Accrochées au mur, des couronnes, des photographies. Sur une console, le buste d'un auteur dramatique ; celui de Corneille, par exemple.

PAUL. — Je vois ça d'ici : Corneille en exil.

OSCAR. — Le deuxième tableau se passe dans le magasin de vente des billets.

PAUL. — L'idée est originale. Voyons la suite.

OSCAR. — Cette société littéraire et artistique quelconque prépare une soirée. Deux ou trois des membres, parmi les plus qualifiés, les plus lettrés, soi-disant...

PAUL. — Oui, disons tout de suite : parmi les plus autoritaires. C'est plus juste.

OSCAR. — Si tu veux. Donc, ces deux ou trois membres ont fait choix d'une pièce « épataante ».

PAUL. — Elles sont toujours « épataantes » les pièces choisies par ces messieurs, parce qu'elles ont de beaux rôles pour eux.

OSCAR. — Laisse-moi donc causer.

PAUL (*narquois*). — Allez, cher maître, je suis bres tout oreilles.

OSCAR. — La pièce, acceptée par les autres membres de la société...

PAUL. — Pouvaient-ils faire autrement ?...

OSCAR. — On passe à la distribution des rôles...

PAUL. — Des rôles encore disponibles... des doublures.

OSCAR. — Voici le moment de mettre en scène les différents « types » qu'on retrouve invariablement dans presque toutes les sociétés d'amateurs.

PAUL. — Nous en connaissons donc déjà plus ou moins une espèce : ceux qui ont choisi la pièce, les lettrés, comme tu les appelles.

OSCAR. — Pour avoir partagé quelques verres de bière avec des acteurs de profession, ils se sont légèrement initiés sinon à l'art dramatique du moins aux « termes » du théâtre. Ils en font une consommation effrayante. Après s'être attribués les premiers rôles... « *rôles de leur emploi* », disent-ils, l'un d'eux se chargera de la direction.

Le soir de la représentation, au moment de commencer, après avoir rapidement donné un dernier coup d'œil à tout, comme un général qui passe une dernière revue de ses troupes avant l'attaque, la brochure à la main, pour indiquer les entrées, il prononcera d'une voix grave la formule traditionnelle du régisseur : « Messieurs, place au théâtre ! » Puis, il donnera le signal du rideau.

Ses camarades sourient, mais lui se prend au sérieux... C'est tout ce qu'il faut.

PAUL. — C'est bien un peu comme cela dans la vie. Que de manifestations, de cérémonies, au début desquelles on pourrait s'écrier : « Messieurs, place au théâtre ! »

OSCAR. — Un autre type d'amateur c'est celui que son jeune âge, sa voix douce, sa taille svelte désignent pour les rôles de femmes. Très précieux, indispensable même dans les sociétés, où, trop souvent, hélas, il fait défaut, cet amateur connaît son prix et ne se livre pas du premier coup... Il se

fait prier.

Il a mille prétextes. C'est la voix qui « mue », la taille qui s'épaissit, le thorax qui se dessine... C'est enfin, et surtout, la moustache, cette précieuse moustache — premier certificat de virilité — qu'il ne veut... qu'il ne peut plus raser.

PAUL. — Oui, quelques poils sous le nez ; moins il y en a, plus on y tient.

Hélas, c'est un type d'amateur qui, bientôt, je le crains, ne sera plus qu'un souvenir. Les demoiselles — avec leur grâce naturelle et... leurs charmes authentiques — lui font de jour en jour une concurrence plus redoutable. Elles aussi, à leur tour, veulent goûter aux lauriers de Sarah Bernhard. Pourquoi pas.

OSCAR. — Passons au suivant. C'est le vieux sociétaire, le membre fondateur, qui a fait son temps. Les parois de sa chambre sont tapissées de couronnes. Il n'attend plus rien de la gloire ; elle lui a tout donné...

PAUL. — Elle est si complaisante aux amateurs.

OSCAR. — Il fait aussi des façons, ce vieux sociétaire. Il faut... solliciter nos concours.

PAUL. — Car, depuis longtemps déjà, monsieur le membre fondateur a décidé de ne plus jouer. A la rigueur, il ferait... peut-être... exception pour une grande solennité... pour le centenaire de la société. par exemple, et encore... il ne veut pas s'engager.

(A suivre.)